

telle culture ; mais, à moins qu'il ne s'agisse de ces terres particulières, d'une qualité très-marquée, et que tout le monde connaît, nous ne sommes pas assez savants pour savoir de quelle terre on veut nous parler quand on nous les nomme simplement par leur nom.

“ Alors, si on n'a pas une vieille expérience, et si on ne peut pas consulter la connaissance des anciens, le plus sage c'est d'essayer d'abord en petit et d'agrandir ensuite peu à peu ses essais.

“ Mais la chose qui, par-dessus tout, mérite toute notre attention, c'est la science des plantes qui doivent être cultivées l'une après l'autre. Les livres appellent cela succession des cultures ou assolement.

“ L'assolement c'est donc une suite raisonnée de diverses cultures dans une exploitation.

“ La terre se refuse à porter constamment les mêmes plantes, c'est connu de tout le monde ; mais pourquoi ça est-il ainsi ?

“ Quant à la vraie vérité de la chose, je voudrais bien pouvoir vous l'apprendre, car alors j'en saurais plus que les savants eux-mêmes.

“ Mais, si je m'en fais une petite idée que je crois bonne, malheureusement ce n'est pas encore très-clair pour moi ; donc il est bien à croire que ce sera tout à fait trouble pour vous. Du reste, quelles que soient les diverses explications qu'on en donne, il est très-certain pour tout le monde que des récoltes semblables ou qui se ressemblent beaucoup, ne peuvent se reproduire, sur le même sol, qu'après un temps plus ou moins long, suivant les lieux et suivant les plantes. Et on aura beau fumer, même au delà du nécessaire, il viendra toujours un moment où la terre paraîtra se lasser, où elle semblera demander le repos, tout au moins un changement de culture.

“ C'est pour cela qu'on a établi la règle des assolements. Mais si les assolements, si ce qu'on appelle l'alternance ou le changement de récolte, donne à la terre le même soulagement, si l'on peut parler ainsi, que le repos, il n'y a qu'à avoir soin de bien assoler, de fumer beaucoup, et on aura pas besoin de laisser la terre improductive.

“ Maintenant, pourquoi la terre demande-t-elle qu'on ait pour elle tant d'égards ?

“ La terre n'a pas de caprices : je ne crois pas davantage, quoique des hommes très-savants l'aient écrit, que des plantes puissent se déplaire les unes aux autres, ni qu'une plante laisse dans la terre des substances, des débris, ou ce qu'on nomme encore dans les livres, des excréments, qui seraient nuisibles aux plantes de même nature.

“ Mais voici, je suppose, ce qui se passe :

“ Chaque plante enlève à la terre des éléments de fertilité particuliers, particulièrement indispensables à sa nourriture, les unes plus, les autres moins ; elles prennent aussi dans l'air une portion des aliments qu'il leur faut pour vivre. Eh bien, quand des récoltes ont pris dans un champ tout ou presque tout ce que ce champ peut leur fournir pour une végétation satisfaisante, quand elles l'ont appauvri et de ce qu'il contient par lui-même et surtout de ce que l'action de l'air lui avait lentement donné, il faut, c'est bien clair, ou rendre entièrement au champ tout ce qui lui a été pris, tout ce qui lui manque, ou attendre que l'action de l'air, des brouillards, des pluies, des neiges, des gelées, des rosées, etc., l'ait rempli de nouveau suffisamment des principes nutritifs qu'il n'a plus. C'est ainsi qu'on est arrivé à prétendre que la terre avait nécessairement besoin de se reposer, de temps en temps, et c'est pourquoi, dans beaucoup d'endroits, on pratique encore la jachère.

“ Mais il est reconnu que certaines plantes favorisent bien mieux que d'autres cette action de l'air qui nous enveloppe et qu'on nomme atmosphère. Il est reconnu que leurs feuilles, par une sorte d'aspiration, prennent dans l'air et rendent au sol, au

profit des plantes qui doivent leur succéder et qui ont, pour ainsi dire, une autre appétit et d'autres besoins qu'elles-mêmes, des principes fertilisants que l'air contient, et qu'il ne rendrait que bien plus lentement sans ces plantes. La jachère, vous le voyez, devient le plus souvent inutile, et il s'agit simplement de varier ses cultures avec intelligence.

“ Tout cela revient à dire ce que nous avons déjà dit, à savoir que le fumier seul, le fumier ordinaire, ne suffit pas à nourrir complètement les plantes, et que, tant que les savants ne nous auront pas appris ce qu'il faut ajouter au fumier pour donner à chaque récolte la nourriture qui lui convient, et faire par conséquent la restitution de tout ce qu'une récolte semblable aura consommé, il faudra admettre l'alternance des produits, et faire succéder par un bon assolement les cultures fertilisantes, ou qui prennent beaucoup dans l'air, aux cultures épuisantes, qui se nourrissent surtout par leurs racines.

“ C'est pourquoi les plantes fourragères, qu'on coupe en vert avant qu'elles soient desséchées et qu'elles aient fatigué la terre, puisque leurs feuilles semblent boire l'air et en vivent principalement, doivent être toujours intercalées plus ou moins fréquemment entre les cultures et les céréales, et généralement de tout grain qui n'arrive à parfaite maturité qu'aux dépens de la fertilité contenue dans le sol, après la dissiccation de la tige.

“ Je voudrais bien, je le répète, que tout fût plus simple et plus facile à comprendre ; mais on n'explique bien que ce qu'on sait parfaitement soi-même, et, je dois aussi le répéter, si je n'en sais pas plus long là-dessus, j'en suis plus fâché que personne.”

XII. TOUT LE MONDE EST DE L'AVIS DE PETIT-PIERRE EXCEPTÉ ÉTIENNE.

Au milieu de ces longs entretiens de Petit-Pierre, à peine interrompus par quelques demandes discrètes, la nuit, comme il était arrivé le dimanche précédent, avait encore surpris nos braves compagnons.

L'auditoire tout entier était resté fidèlement attentif jusqu'au bout, et personne n'eût eu l'idée de s'éloigner avant les autres ; bien au contraire, à mesure qu'on se rapprochait du village, le groupe s'était augmenté de quelques nouveaux venus.

Mais, sagement, Petit-Pierre songeait déjà, lui, aux travaux du lendemain :

“ Mes amis, dit-il alors après un moment de silence, je crois vous avoir expliqué, sans oublier grand'chose, le plus clair de ce que je sais. Je ne pourrai vous empêcher, si vous le trouvez bon, de continuer à appeler cela les secrets de Petit-Pierre ; mais je dois bien espérer qu'il n'y a plus dans mon petit savoir le moindre secret pour aucun de vous. Nous allons donc rentrer chacun chez nous. Je dis bonsoir aux camarades du village, bon courage et bonne chance aux moissonneurs étrangers qui vont nous quitter demain matin ; bonne nuit à tous et bon succès à ceux qui voudront bien se rappeler ce que j'ai dit ici, et essayer quelques-unes des améliorations dont je leur ai montré les résultats.

— Oui, certes oui ! c'est la franche vérité, reprit-on de toutes parts ; le jeune homme en sait long ; tout ce qu'il nous a dit est bon à entendre, et ce qu'il fait est bon à imiter. Les récoltes du père Martin le font assez comprendre. Le jeune homme parle bien, la moisson parle encore mieux que lui.

— Nous vous remercions de nouveau, Petit-Pierre, et nous vous remercions de grande affection, dit un ancien, le père Boncompain, patriarche vénéré de la bande ; vous êtes plus savant que nous tous, vous êtes aussi bon travailleur que personne, et vous avez bon cœur ; tout ça vous réussira quelque jour, c'est un vieux qui vous le dit, et vous l'aurez bien mérité. Qu'en pensez-vous, vous autres ? — (A continuer.)